

Archéopages

Archéopages

Archéologie et société

Hors-série 1 | février 2008

Construction^s de l'archéologie

Apologie de l'archéologie préventive

Alain Schnapp



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/archeopages/852>

DOI : [10.4000/archeopages.852](https://doi.org/10.4000/archeopages.852)

ISSN : 2269-9872

Éditeur

INRAP - Institut national de recherches archéologiques préventives

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2008

Pagination : 63-65

ISSN : 1622-8545

Référence électronique

Alain Schnapp, « Apologie de l'archéologie préventive », *Archéopages* [En ligne], Hors-série 1 | février 2008, mis en ligne le 01 février 2008, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/archeopages/852> ; DOI : [10.4000/archeopages.852](https://doi.org/10.4000/archeopages.852)

Apologie de l'archéologie préventive

Alain Schnapp
Université Paris I-Sorbonne

C'est un épisode climatique assez dynamique, probablement un cyclone, qui, au milieu de leur séjour, a incité les Malgaches à construire des abris en dur. Une partie de celui mis au jour a été réutilisée comme carrière, au moment de la construction de la station météo. Enfin, au sommet du second niveau de rejet et sous le niveau de tempête scellant le tout, reposait en position primaire le mobilier abandonné par les naufragés quand ils ont quitté l'île [Fig.4]. Ce mobilier est constitué de deux contenants en cuivre (quatre autres ont été retrouvés en position secondaire dans un niveau perturbé par l'implantation de la station météo), un galet de lest provenant de *L'Utile* réutilisé en affûtoir, des clous de navire en fer, des cerclages également en fer et des plaques de cuivre et de plomb. C'est l'un des rares exemples de mobilier utilisé par des esclaves retrouvé dans son contexte archéologique et historique. De plus, les nombreuses réparations portées aux contenants montrent le prix que les naufragés accordaient à ces ustensiles et leur volonté de les utiliser jusqu'à leur extrême usure.

Cette première mission a permis de finaliser une fouille et l'étude de l'épave de *L'Utile*. Elle a aussi montré la conservation d'indices liés aux quinze années d'occupation des naufragés, confirmant ainsi l'intérêt archéologique de l'île. Cependant, cet aspect archéologique n'a été abordé que très ponctuellement et ne permet pas de répondre de façon satisfaisante à la problématique initiale, en particulier en ce qui concerne le traitement des morts. D'ores et déjà, et dans l'attente d'une seconde mission accompagnée de moyens plus adaptés, des mesures de protection des zones sensibles ont été prises par la préfecture des TAAF.

L'importance de ces vestiges est inestimable. Il s'agit des traces matérielles laissées par un petit groupe humain, déplacé dans un espace vierge. Leur étude permettra d'appréhender les choix effectués par les naufragés dans l'organisation de leur survie. Ces vestiges et leur contexte archéologique devraient nous permettre d'interpréter d'autres sites et de mieux appréhender les dynamiques de peuplement, du milieu insulaire en particulier.

Ces recherches contribuent également à l'accroissement des connaissances sur l'histoire de ce petit point perdu dans l'océan Indien – écueil sur le chemin menant de la métropole aux Indes orientales. Elles rappellent aussi à notre conscience les épisodes peu glorieux du passé esclavagiste et colonialiste de la France.

L'archéologie préventive est née d'un constat élémentaire: les sites archéologiques sont des biens non renouvelables aussi menacés que les espèces naturelles ou les réserves énergétiques. Pendant des centaines de millénaires, l'activité des hommes n'a guère érodé leurs traces. Trop ténues ou trop éparpillées, celles-ci n'étaient pas menacées par les multiples déplacements des chasseurs-collecteurs. La nature, le contexte écologique, les avatars stratigraphiques continuaient à protéger ici ou là ces fragiles niches historiques conservées dans les gorges d'Olduvai, les grottes de Dordogne ou les abords des fleuves, comme à Pincevent.

Avec la sédentarisation, les choses ont lentement changé. Bohumil Soudský avait déjà démontré, il y a presque cinquante ans, que les premiers habitats néolithiques d'Europe centrale correspondaient à des cycles de rotation des cultures et de prélèvements qui alliaient sédentarisation et migrations régulières. Il en avait déduit un modèle de peuplement prédictif qui permettait d'en retrouver les traces lisibles dans le sol. Au Proche-Orient même, les sédentaires ont « inventé » les tells; chaque période en recouvre une autre, en un même lieu. Les premiers théoriciens des ruines, comme Peiresc et Volney, avaient d'ailleurs observé que ces dépôts archéologiques, abandonnés depuis des millénaires, constituaient des ressources de premier plan pour tout historien de l'Antiquité.

Avec les grandes métropoles d'Orient et d'Occident, on a changé d'échelle. Si, comme l'observait Thomas Hobbes, « la papauté n'[était] rien d'autre que le fantôme de l'Empire romain assis couronné sur sa tombe », elle habitait un espace, un lieu topographique bien concret que des générations ont transformé en un lieu de mémoire depuis l'Antiquité même. Les Romains étaient conscients de l'érosion rapide des monuments et des traces du passé. De Claude aux empereurs du Bas-Empire, ils s'employèrent à préserver les vestiges de l'*Urbs* et de sa civilisation. Préservation toute relative... qui faisait place aux constructions nouvelles, aux ambitions éditiales des empereurs et, même, aux appétits dévorants des spéculateurs (Hoffmann *et al.* 2005). Cependant, l'existence même d'un débat et la promulgation d'édits impériaux protégeant les monuments sont le signe évident d'un combat entre les exigences du passé et les nécessités du présent. Certaines sociétés ont été plus conservatrices que d'autres, mais aucune n'a fossilisé une fois pour toutes le passé pour en faire une carte si précise et si impérieuse qu'elle eût fini par couvrir le territoire.

Toutes les sociétés ont besoin du passé comme tous les hommes ont besoin de mémoire. Les éradicateurs les plus féroces, comme

1 « The Papacy is not other than the Ghost of the deceased Roman Empire, sitting crowned upon the grave thereof. »

l'empereur de Qin, Chi Hoang-ti – si cher à Jorge Luis Borges –, ont tenté de détruire les livres et les œuvres des hommes qui les ont précédés. Mais ils ont dû composer avec le futur. Borges s'émerveillait que l'on attribue à l'homme – qui avait entrepris de brûler tous les livres – la construction d'une muraille infinie dont la monumentalité faisait de l'ombre aux pyramides mêmes. Pour lui, le rêve mégalomane de l'empereur de Qin, dans sa volonté d'abolir le passé, incarne la preuve de l'irréfragable absurdité de l'entreprise:

«Chi Hoang-ti, peut-être, entoura l'empire d'une muraille parce qu'il le savait périssable, et détruisit les livres dans la pensée que c'étaient des livres sacrés, c'est-à-dire des livres qui enseignent ce qu'enseigne l'univers entier ou la conscience de chaque homme. L'incendie des bibliothèques et la construction de la muraille sont peut-être des opérations dont chacune, secrètement, s'annule elle-même» (Borges 1993, p.675).

Kafka voyait les choses autrement. Au lieu de déceler, dans le bûcher des livres, le contrepoint de la construction de la muraille, il considérait le projet comme la métaphore infinie, au sens littéral, d'un pouvoir qui s'autodétruisait. À quoi pouvait servir une muraille qui ne serait jamais finie? À des fins qui excédaient largement la construction et qui dépassaient les constructeurs:

«C'est pourquoi l'observateur impartial ne manquera pas de remarquer que la direction des travaux, si elle l'avait voulu, aurait pu surmonter les difficultés qui s'opposaient à la construction d'un mur continu. Il semble donc évident que la direction des travaux avait programmé une construction partielle. La construction partielle n'était qu'un pis-aller inutile. Il reste donc que la direction désirait quelque chose d'inutile» (Kafka 1994).

La muraille ne sert à rien. D'abord, elle ne protège rien du tout; ensuite, les Barbares ne menacent pas l'Empire; et, enfin, personne ne sait qui a bien pu avoir l'idée d'une entreprise aussi délirante. Peut-être, d'ailleurs, la construction de la muraille est-elle la conséquence de la décision d'un souverain mort depuis des siècles, la survivance d'une entreprise démesurée, le fantôme d'un empire qui se délite, comme la Chine impériale ou l'Autriche de François-Joseph. Un autre écrivain, lui aussi hanté par la double monarchie, Dino Buzzati, utilisera, dans son *Désert des Tartares*, la même image des murailles censées défendre un empire que personne n'attaque.

De Kheops à l'empereur de Qin, les souverains ont tous voulu être à la fois bâtisseurs et éradicateurs. Dans un traité sur les pyramides égyptiennes, un chroniqueur musulman du xv^e siècle nous conte l'histoire du sultan d'Égypte Al Mamun qui voulut entrer, par la force, dans les pyramides et qui dut, comme l'empereur de Qin, admettre qu'il y avait des limites à son pouvoir (Nemoy 1939). Les règles de

l'équilibre entre mémoire et oubli sont mouvantes. De même que nous savons que l'abus de mémoire est un danger, il ne fait aucun doute que le manque de mémoire est un risque. Du Moyen Âge aux Lumières et jusqu'à l'âge industriel, les sociétés ont su trouver les antidotes nécessaires à l'érosion du passé. L'Occident a privilégié la valeur mémorielle de certains monuments, la protection de leur matérialité. Il a développé les collections comme des microcosmes du macrocosme de l'Univers. Théodoric, lui-même, demandait qu'on ne détruise pas les monuments de Rome; Frédéric II Staufen et Maximilien de Habsbourg se passionnaient pour l'exploration du sol. Dès le xiv^e siècle à Rome, les papes se sont préoccupés de protéger les antiquités. Et la Renaissance comme l'âge de raison se sont enthousiasmés pour la révélation des secrets du passé. Scipione Maffei, l'illustre créateur du musée de Vérone, appelait déjà en 1747 le roi de Naples à dégager Herculaneum pour en faire un musée à ciel ouvert, le site le plus prestigieux de la Méditerranée antique, un lieu où il serait loisible à chacun d'éprouver l'Antiquité en grandeur réelle:

«Ô quelle grande aventure de notre temps quand apparaît non tel ou tel monument antique, mais une cité [...] qu'il est nécessaire de fouiller d'en haut² en enlevant et en transportant cette immense accumulation de cendres. [...] voilà une grande entreprise mais petite pour un roi puissant et capable d'un esprit héroïque comme l'est le roi présent³ [...] d'une telle manière la cité disparue renaîtra et après mille sept cents ans elle verra à nouveau le soleil [...] et pour le plus grand bénéfice du pays toute l'Europe érudite courra à Naples [...] en procédant à l'aveugle et en creusant des galeries et d'étroits passages on gâtera beaucoup de choses et on en détruira même beaucoup et l'on ne pourra jamais voir de construction noble dans son intégrité et sa perspective ni savoir comme étaient disposés les statues et autres éléments de décoration [...] il adviendra aussi par force qu'on doive découper en morceaux bien des choses, comme il en est allé des peintures pariétales [...] en engageant et en laissant tout en place, la cité tout entière deviendra un musée incomparable» (Maffei 1748).

Herculaneum est le laboratoire d'une nouvelle manière d'observer le passé et d'interpréter les antiquités. Jusque-là, comme le dit bien Maffei, l'Antiquité était faite de morceaux, de fragments qu'il était nécessaire de rassembler. La fouille s'apparentait à une chasse aux objets pratiquée d'ailleurs par des spécialistes, des ingénieurs militaires experts en travaux de sape. Cette méthode employée de façon quasi industrielle à Herculaneum et à Pompéi permettait de nombreuses et imposantes découvertes. Elle ne se contentait cependant pas de comprendre les relations des parties au tout et de se faire une vue d'ensemble. En plaidant pour un dégagement systématique qui aboutisse à rendre la ville intelligible, à en faire un lieu de mémoire et de savoir, Maffei dégage une des lois

² C'est-à-dire en renonçant au système des galeries de mines.

³ Il s'agit de Charles de Naples, futur roi d'Espagne (Charles III).

de la théorie moderne de la réception du passé. Il pressent que les monuments ne sont pas seulement des objets de dilection mais des instruments d'intelligibilité qui doivent être dégagés et analysés dans leur contexte. Il faudra longtemps pour que ses recommandations soient acceptées et deviennent la référence en matière de dégagement d'une ville antique.

Le XVIII^e siècle, dans la suite d'Herculanum et de Pompéi, a fait de l'excavation du sol un genre social, littéraire et scientifique. Grâce à cela, les vieilles antiquités sont devenues, au début du XIX^e siècle, l'archéologie tout court... Pourtant, comme le soulignent Montalembert et Hugo, on n'a jamais autant détruit de monuments anciens que durant les premières décennies du XIX^e siècle (sur tout cela, il existe une large bibliographie; voir Debray 1999). D'où vient que cet équilibre et cette sensibilité, défendus à la tribune du Sénat par Montalembert – «La mémoire du passé ne devient importune que lorsque la conscience du présent est honteuse» –, ne semble plus d'actualité? C'est que les dernières conséquences de la révolution industrielle ont vu surgir les engins mécaniques de déblaiement et que, depuis les années 1930, les travaux d'aménagement détruisent à une vitesse jusqu'alors inconnue des pans entiers du passé sans qu'aucune observation ne soit possible (Schnapp 1998-1999; Vadelorge, Poirrier 2003).

L'archéologie préventive est née de ces destructions. Dans les pays qui ont entrepris, depuis le XVI^e siècle, de protéger leur patrimoine archéologique tout autant que leur patrimoine écrit, elle ne se distingue guère de l'archéologie tout court car elle a été intégrée dans les procédures de planification et de protection. La Scandinavie a su, avant l'Europe moyenne et méditerranéenne, trouver des compromis acceptables pour sauvegarder les sites archéologiques et documenter ceux qui devaient être détruits. L'Allemagne, l'Italie et l'Angleterre sont venues plus tard. Les deux premiers pays ont entrepris, dès les premières décennies du XIX^e siècle, d'organiser la surveillance de leur patrimoine archéologique et créé des structures efficaces de fouille et d'étude. La Grande-Bretagne n'a pris que tardivement conscience de cet enjeu. Mais le mouvement Rescue, lancé dans les années 1960 par le Council of British Archaeology (une organisation issue de la société civile), a su créer un climat propice au «sauvetage» des sites les plus exposés. En France, nous avons fait lentement et difficilement, depuis les années 1970, l'expérience de la nécessité d'une protection du patrimoine archéologique menacé par les grands travaux. Le pays ne s'est doté d'un embryon de législation archéologique que sous le régime de Vichy, en 1941; il n'a pris conscience de l'ampleur des destructions qu'à compter de 1975 avec le rapport Soustelle. Il est ensuite passé d'une archéologie passive (qui se contentait de laisser faire les destructions)

à une archéologie réactive (qui tentait de les maîtriser). Ce fut la période 1975-2001 et le développement de l'Afan.

Depuis la loi sur l'archéologie préventive de 2001, une troisième période s'est ouverte; elle aussi difficile et complexe mais qui rend possible, en amont des destructions, la prise en compte de leur impact. Les archéologues savent affronter avec des outils adaptés les dangers qui menacent des milliers d'hectares jusqu'alors épargnés. Mais ils ne peuvent convaincre leurs concitoyens de l'intérêt de leurs travaux et des succès qu'ils remportent pour l'histoire qu'en publiant les résultats de leurs recherches. L'archéologie préventive ne tient sa légitimité que d'un dialogue avec le public, une connivence seule à même de créer les conditions d'un consensus pour rendre possible, pendant le cours laps de temps d'un grand chantier, l'observation scientifique. Il ne s'agit donc pas de tout fouiller et encore moins de tout conserver, mais de préserver un équilibre entre la mémoire et l'oubli. Les éradicateurs potentiels ne sont plus ceux qui détruisent les monuments ou les sites anciens, mais ceux qui considèrent qu'un léger prélèvement opéré sur les dépenses d'aménagement est un frein à l'économie ou à l'équilibre des finances publiques. Comme la Grèce ou l'Italie, la France a une histoire faite de monuments et de sites. On ne brûle plus les livres... Préservons les sites. Nous avons sûrement encore besoin des voix de Montalembert et de Hugo.

BORGES J. L. 1993: «La muraille et les livres», in *Autres inquisitions*, repris dans *Œuvres complètes*, t.I, Paris, Gallimard, p.673-675.
DEBRAY R. (dir.) 1999: «L'abus monumental», in *Entretiens du Patrimoine*, Paris.

HOFFMANN V. et al. (dir.) 2005: *Die «Denkmalpflege» vor der Denkmalpflege*, Berne, Peter Lang.

KAFKA F. 1994: *Beim Bau der chinesischen Mauer und andere Schriften aus dem Nachlass*, Francfort.

MAFFEI S. 1748: *Tre Lettere del del Signor Marchese Scipione Maffei*, Vérone, p.33-36.

NEMOY L. 1939: «The Treatise on the Egyptian Pyramids», *ISIS*, 30, 1, p.17-37.

SCHNAPP A. 1998-1999: «La mémoire qui flanche ou l'impossible normalisation de l'archéologie en France», *Le Débat*, p.119-132.

VADELORGE L., POIRRIER P. 2003: *Pour une histoire des politiques du patrimoine*, Paris, Comité d'histoire du ministère de la Culture, Fondation Maison des sciences de l'homme.

Évolution et professionnalisation de l'archéologie préventive en milieu rural dans le nord de la France

Marc Talon
Inrap

En Picardie et dans le Nord-Pas-de-Calais, l'archéologie rurale concerne aujourd'hui 80 pour cent des opérations effectuées, se répartissant en deux tiers de sondages et un tiers de fouilles. Vingt années de pratique de l'archéologie préventive en Picardie et dans